Plozévet, une mystique de l'interdisciplinarité ?

André Burguière

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/3065>

DOI : 10.4000/ccrh.3065

ISSN : 1760-7906

Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2005

ISSN : 0990-9141

Référence électronique

André Burguière, « Plozévet, une mystique de l'interdisciplinarité ? », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 36 | 2005, mis en ligne le 25 mai 2011, consulté le 19 avril 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/3065> ; DOI : 10.4000/ccrh.3065

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

Plozévet, une mystique de l'interdisciplinarité ?

André Burguière

- 1 Il aura fallu la demande qui m'a été faite d'évoquer l'expérience de Plozévet à l'occasion du colloque du Centre de recherches historiques (CRH) sur les enquêtes collectives, pour me résoudre à me replonger dans mes notes et textes d'alors. Interrogé récemment pour un film de télévision consacré à la mémoire de cette enquête, celle des Plozévétiens comme celle des chercheurs, j'avais préféré m'en tenir à mes souvenirs. Je comprends maintenant les raisons de cette réticence paresseuse à rouvrir un livre ancien. Il est très daté ; ce qui constitue en fait à la fois un défaut et un avantage. Mon livre est paru en 1975. J'ai dû attendre pour en achever la rédaction les rapports de certaines recherches qui avaient commencé en retard et surtout tardé à communiquer leurs résultats. L'enquête elle-même avait été décidée, dans son principe, comme action concertée en 1961 par l'un des comités scientifiques de la Délégation générale à la recherche scientifique et technique (DGRST). Des chercheurs ont été présents sur le terrain jusqu'en 1967. J'ai été moi-même associé à l'enquête à partir de 1965.
- 2 Par son langage, ses thèmes dominants, sa façon d'aborder la réalité sociale, l'enquête pluridisciplinaire sur la commune de Plozévet appartient à une configuration intellectuelle largement révolue. Mais sa volonté de convoquer au même endroit et à partir d'une posture d'observation, un grand nombre de chercheurs et de disciplines, son appel à l'interdisciplinarité, désignent un moment des sciences humaines et de la société française, les années soixante, où les pouvoirs publics comme de larges secteurs de l'opinion étaient habités par une mystique volontariste du développement scientifique.
- 3 La DGRST qui a commandé et financé l'enquête, est elle-même l'expression de cet état d'esprit. Créé, au début de la V^e République, pour promouvoir le renouvellement des méthodes et des problématiques dans la recherche, cet organisme fut accueilli avec méfiance par les personnels du Centre national de la recherche scientifique (CNRS) qui le soupçonnaient d'être une machine de guerre contre leurs statuts et contre l'indépendance de la recherche fondamentale. En réalité, contrairement aux craintes

syndicales, les moyens distribués par le nouvel organisme n'ont rien démantelé, ni même bouleversé. Ils ont procuré aux structures existantes des crédits supplémentaires que certaines ont consacré à des programmes innovants et d'autres, au prix d'un habillage en trompe-l'œil, à leur fonctionnement ordinaire. Quoique minoritaires dans la distribution des crédits de la DGRST comme dans ceux du CNRS, les sciences humaines ont reçu leur part de cette manne supplémentaire car elles bénéficiaient, durant cette décennie, auprès des milieux dirigeants de l'État comme des grandes entreprises, d'une popularité qu'elles n'ont jamais retrouvées depuis. L'économiste Jean Fourastié, connu du grand public par ses essais sur l'évolution de la consommation et membre du Comité d'analyses démographiques, économiques et sociales (CADES), le comité des sages qui a décidé l'enquête de Plozévet, venait d'affirmer : « Le XIX^e siècle a été le siècle des sciences expérimentales. Le XX^e siècle sera le siècle des sciences humaines ».

- 4 Cette politique d'incitation au développement scientifique était dictée dans l'esprit du pouvoir gaulliste par des préoccupations d'ambition et de puissance nationales, mais elle devait servir également de prolongement et d'adjuvant à une conjoncture de forte croissance économique assimilée par certains à une deuxième révolution industrielle. C'est pourquoi elle accordait sa préférence à la recherche collective dans laquelle la production scientifique rejoignait, ou du moins, imitait les formes d'organisation de la production industrielle. Dans les sciences humaines, la recherche collective me semble répondre en effet à trois objectifs essentiels qui peuvent éventuellement se cumuler :
 - 5 – encourager la confrontation des hypothèses et le comparatisme afin de renforcer la vitalité et la cohésion de la communauté scientifique. C'était l'objectif de Lucien Febvre et de Marc Bloch dans les enquêtes collectives qu'ils proposaient dès le premier numéro des *Annales d'histoire économique et sociale* et qu'ils n'ont cessé de relancer et de coordonner jusqu'à la guerre. Mais c'était déjà en partie l'objectif du sociologue Frédéric Le Play et de ses disciples au milieu du XIX^e siècle, dans les enquêtes en forme de monographies familiales, toutes effectuées à partir du même questionnaire, des mêmes procédures qui ont abouti à deux publications collectives, *l'Ouvrier européen* et *les Ouvriers des deux mondes*¹.
 - mettre en commun les capacités de collecte et d'analyse des données, voire organiser une division du travail de type industriel pour effectuer une étude de grande échelle. Cet objectif qui est lié à l'essor des analyses sociométriques et de l'histoire sérielle est devenu prioritaire dans les enquêtes collectives du CRH au cours des années soixante.
 - favoriser l'interdisciplinarité. Le collectif, dans ce cas, est un collectif de disciplines différentes avant d'être un collectif de chercheurs. C'est l'objectif qui a guidé l'enquête de Plozévet et c'est sous cet angle, c'est-à-dire dans la relation du collectif et de l'interdisciplinaire, que j'aimerais évoquer l'expérience de cette enquête en abordant successivement l'histoire intellectuelle de l'enquête, des hypothèses de départ aux hypothèses de conclusion, l'interdisciplinarité en action et l'interdisciplinarité en débat comme autoréflexion du collectif des chercheurs.

Une interdisciplinarité à géométrie variable

- 6 Commande de la DGRST, un nouvel organisme créé par le premier gouvernement de la V^e République que dirigeait Michel Debré, pour promouvoir hors du cadre strict du CNRS, comme nous l'avons vu, le renouvellement des méthodes et des thèmes de recherche, l'enquête de Plozévet a été conçue et ensuite contrôlée dans son déroulement par un

Comité de sages, le Comité d'analyses démographiques économiques et sociales, constitué de personnalités marquantes des sciences humaines représentant un éventail assez large de disciplines. On y retrouvait les sociologues Georges Friedmann, Jean Stoetzel, Alain Girard, les économistes Jean Fourastié et Claude Gruson, le démographe Jean Bourgeois-Pichat, directeur de l'Institut national d'études démographiques (INED), l'anthropologue Claude Lévi-Strauss, l'historien Ernest Labrousse, le géographe Maurice Le Lannou, le professeur de médecine, gérontologue, Francis Bourlière et le docteur Robert Gessain, anthropologue (et psychanalyste), sous-directeur du Musée de l'Homme

- 7 Or, ce comité qui avait la charge de distribuer les crédits de la DGRST prévus pour les sciences humaines, décida de tout consacrer à une opération d'envergure convoquant sur un même objet ou, du moins un même terrain, un grand nombre de disciplines. L'attribution de toute l'enveloppe budgétaire à une seule opération de caractère expérimental semble avoir été approuvée assez vite par l'ensemble du comité hostile à l'idée de financer un certain nombre de projets en respectant les équilibres entre les disciplines au risque de procéder à un simple saupoudrage. Plus qu'un effet de masse sur la capacité de recherche mise en œuvre, c'était une mobilisation pluridisciplinaire de grande ampleur qui était recherchée.
- 8 Dans quel but ? Des discussions préliminaires au sein du CADES, il ressort que certains souhaitaient avant tout une large confrontation entre disciplines portant sur les concepts et les méthodes qu'elles utilisent, alors que d'autres attendaient de la complémentarité des approches, l'élaboration d'un savoir synthétique, capable de reconstituer l'unité de l'homme. Dans le premier cas, c'était la fonction critique de la confrontation entre disciplines qui était recherchée et sa dimension épistémologique. Dans le deuxième cas, c'était l'opération de totalisation que devait permettre la synthèse interdisciplinaire. Le manque d'unité de vue du CADES apparut encore plus nettement dans la définition des objectifs de l'enquête, où plusieurs projets de concertation pluridisciplinaire s'affrontèrent, certains s'inspirant d'une problématique propre aux sciences de l'homme et d'autres du questionnaire des sciences sociales.
- 9 Le concept d'isolat qui a commandé la décision de centrer l'enquête sur l'étude d'une micro population pouvait relever d'une définition souple inspirée par la démographie qui délimite la population concernée par l'aire de son marché matrimonial théorique. Il pouvait s'appuyer sur une définition plus restrictive, empruntée à la génétique des populations qui délimite le groupe par une certaine fermeture de son héritage génétique. C'est la définition qui a été retenue sous l'influence de Robert Gessain, directeur du Centre de recherches anthropologiques. Héritier de la tradition de la société d'anthropologie de Paris, illustrée à la fin du XIX^e siècle par Broca et secondairement par les Bertillon, ce Centre s'attache à l'étude conjointe des caractères physiques et des traits culturels des populations. La commune de Plozévet a été choisie sur les conseils du docteur Jean Sutter, chercheur de l'Institut national d'études démographiques (INED), spécialiste de génétique des populations qui menait des recherches sur l'évolution de la consanguinité en France au XX^e siècle. Située dans le pays bigouden, elle appartient à l'une des régions d'Europe où l'on relevait alors les taux de consanguinité les plus élevés.

Questions subsidiaires et questionnements éludés

- 10 En décidant l'étude d'une micro population sélectionnée pour son particularisme génétique, le CADES engageait l'enquête dans une mobilisation pluridisciplinaire de

grande ampleur, dominée par une orientation anthropobiologique qui privilégiait le dialogue entre les sciences biologiques et les sciences sociales. Mais d'autres questionnements, plus restreints et centrés sur les sciences sociales qui ont émergé dans les débats du comité et qui auraient pu venir en concurrence avec ce paradigme anthropobiologique, ont préféré s'y raccrocher pour constituer des objectifs complémentaires. Nous en retiendrons deux : l'étude du monde rural et l'analyse des formes du changement. Ces thèmes de recherche qui peuvent sembler aujourd'hui d'une affligeante banalité, étaient relativement neufs à l'époque dans le paysage français des sciences sociales. La sociologie rurale, déjà florissante aux États-Unis dans l'entre-deux-guerres grâce aux travaux de l'École de Chicago, restait balbutiante en France où le monde paysan assimilé à l'archaïsme et au poids des traditions, était abandonné aux collectes nostalgiques des folkloristes. Or, au moment même où délibérait le CADES, les paysans en colère qui édifiaient des barrages sur les routes et assiégeaient les préfectures, en particulier en Bretagne, transformaient la question du monde rural en problème brûlant d'actualité, digne d'intéresser le sociologue. Pour faire prendre en compte, par les sciences sociales, l'actualité du problème rural, cette commune du Sud Finistère, choisie pour son particularisme génétique, mais située au cœur de la région la plus touchée par l'agitation paysanne, offrait la possibilité d'une étude en laboratoire.

- 11 L'étude du changement social, comme phénomène global sous-tendu par les transformations économiques et techniques, était en revanche dans l'air du temps. Issue de l'esprit de reconstruction de l'après-guerre, elle avait popularisé dans les sciences sociales, de l'économie à l'histoire sociale en passant par la démographie, un paradigme hybride de la croissance où l'économisme progressiste du marxisme, très influent dans les modes intellectuelles des années cinquante, fusionnait avec les théories du développement comme celle de Walt W. Rostow, apôtre du *take off*. La présence au sein du CADES de Georges Friedmann, attentif à la notion de milieu technique et initiateur de la sociologie du travail en France, a sans doute beaucoup contribué à imposer un pôle de recherches sur les mécanismes de réception et de diffusion de l'innovation technique. Mais le climat social de l'époque a eu aussi sa part. Au moment même où le CADES délibérait, une puissante mutation de l'économie française accélérant l'exode rural, faisait surgir, à la périphérie des villes, des forêts de grands ensembles anonymes et suscitait de nouvelles formes de consommation, de nouveaux désirs de bien-être en même temps que de nouvelles frustrations comme celles qui s'exprimaient dans la colère paysanne.
- 12 Les formes chaotiques que prenait le changement social invitaient à s'interroger sur la nature même de la transformation, soit à poser le problème de la modernité par un questionnement global sur la signification anthropologique de cet arrachement à soi, de cette adhésion absolue au mouvement de l'histoire ; soit à s'en tenir au problème de la modernisation par une exploration limitée aux mécanismes profonds de la transformation. Les deux problèmes ont figuré au menu de l'enquête. Mais il va de soi que le second répondait beaucoup mieux aux attentes des pouvoirs publics, bailleurs de fonds. Le régime gaulliste colorait d'un volontarisme national la politique de planification héritée de la IV^e République. Comme l'indiquait l'intitulé du comité chargé de décider les actions, la DGRST souhaitait encourager en priorité dans les sciences humaines des recherches susceptibles d'éclairer et d'orienter le processus de modernisation. L'étude du monde rural et celle des rapports entre l'innovation technique et le changement social, qui ont tenu une place importante dans les objectifs de départ de l'enquête, s'apparentent

à cette conception des sciences sociales comme savoirs experts, capables d'éclairer directement l'action gouvernementale. Les études de géographie dirigées par Maurice Le Lannou entraient dans le même cadre. Centrées sur les rapports entre milieu naturel et milieu humain, elles ont mis l'accent sur le dimorphisme socio-historique opposant la population littorale et la population agricole de l'intérieur².

- 13 D'autres thèmes, en revanche, se sont imposés tardivement ou marginalement parce qu'ils se prêtaient plus difficilement à cette fonction d'expertise auprès des décideurs politiques. L'étude de la modernité comme expérience et comme expression de l'imaginaire social effectuée par Edgar Morin et son équipe fut parmi les dernières actions de l'enquête. Son arrivée tardive permettait à la nouvelle équipe de s'appuyer sur l'information déjà rassemblée et sur les questions soulevées par les premières recherches pour élaborer son propre questionnaire. Mais cet avantage semble avoir moins compté dans le retard du CADES à mettre en route cette recherche que l'esprit de son projet. En abordant la modernité comme une entrée en crise des normes qui réglaient le partage sexuel (contesté par les nouvelles aspirations féminines) et générationnel (confronté à l'émergence d'une autonomie culturelle du groupe des jeunes) sur lequel reposait la cohésion de la société locale, il faisait de l'imaginaire social l'opérateur critique de la transformation.
- 14 Retard encore plus paradoxal : la contribution des historiens qui aurait dû logiquement précéder toutes les autres. Dans un premier temps, le CADES attaché à l'élucidation des problèmes actuels de la société française, n'avait pas jugé nécessaire d'associer des historiens, malgré la présence en son sein d'Ernest Labrousse. C'est à la demande des chercheurs déjà engagés dans l'enquête, contraints à se constituer chacun dans son domaine un aperçu rétrospectif sur l'évolution de la commune, que des recherches proprement historiques furent commandées. D'abord une étude sur l'histoire économique et sociale de la commune depuis la Révolution, effectuée par Nicole Mathieu, selon les méthodes de l'histoire quantitative, dont Ernest Labrousse était alors le grand prêtre³ ; et ensuite une série de recherches coordonnées par Robert Mandrou sur l'histoire politique et culturelle de la commune, pour la même période (les luttes électorales, la vie religieuse, l'école, la criminalité, la culture de consommation)⁴.
- 15 L'engagement tardif des historiens comme celui des sociologues de la modernité ne présentait pas que des inconvénients. Au lieu de se lancer dans une reconstitution globale qui aurait pu prendre la forme d'un tableau historique passe-partout, ils avaient la possibilité de partir des problèmes soulevés par les autres recherches mais non résolus. Les historiens ont parfois (trop peu) tiré parti de cet avantage que le CADES, prisonnier d'une conception réductrice du présent, n'avait nullement planifié. S'est-il rendu compte qu'il avait injustement sous-estimé la place du regard historique dans le concert des sciences sociales ? Sa décision de confier le travail de synthèse de l'enquête à un historien peut s'interpréter comme un geste de réparation.
- 16 L'ethnologie n'a pas souffert d'une telle sous-estimation. Très présente dans les objectifs de départ et la stratégie globale de l'enquête, puisque c'est une ethnologue qui a été chargée d'effectuer un premier travail de reconnaissance du terrain et de contacts avec la population, elle est pourtant restée, quand elle se présentait sous sa forme la plus traditionnelle et sous sa forme la plus avancée, en marge de la problématique dominante. L'ethnographie de la culture traditionnelle, telle que l'incarnaient à l'époque le Musée des arts et traditions populaires (ATP) et la personnalité charismatique de Georges-Henri Rivière, avait été associée à l'élaboration de l'enquête. Georges-Henri Rivière, ami

personnel de Robert Gessain, avait été consulté pour le choix de la commune bigouden et s'était déplacé dans la région pour y acquérir l'intérieur d'un *pentty* traditionnel qui devait être reconstitué dans le nouveau Musée des ATP en construction. Une recherche sur la culture orale fut confiée à Donatien Laurent, un spécialiste de la chanson bretonne, disciple de Jean-Marie Guilcher et l'un des rares chercheurs de l'enquête à posséder une réelle connaissance de la langue bretonne.

- 17 Son rôle dans l'enquête a été important mais pour ses contacts avec la partie la plus âgée (et la plus bretonnante) de la population et ses services rendus aux autres équipes plus que pour l'implication de sa recherche dans les objectifs de l'enquête. Comme il a séjourné dans la commune plus longtemps que la plupart des chercheurs et qu'il était connu des anciens, il fut chargé de préparer les séances de tournage des films que Monique et Robert Gessain réalisaient en parallèle avec les recherches sur le terrain, selon une procédure déjà utilisée par eux dans leurs enquêtes ethnologiques au Sénégal. Le propos principal de ces films était de visualiser et de documenter l'ampleur des transformations en cours, en faisant revivre par ceux qui les avaient pratiqués, les gestes et les techniques d'hier. Donatien Laurent devint, par fonction, l'incarnation d'une collecte passé-iste, assez étrangère aux objectifs de l'enquête, mais qui incarnait, pour la population, l'image la plus familière de ce que les chercheurs venaient étudier. En le rapprochant de la population, sa position l'éloignait des préoccupations dominantes de l'enquête.
- 18 La marginalisation de l'anthropologie structurale tient à d'autres raisons. Une étude d'anthropologie de la parenté a été menée par Michel Izard, disciple de Claude Lévi-Strauss, à partir des matériaux généalogiques rassemblés pour les recherches anthropobiologiques, mais sans lien ni effet de retour sur d'autres recherches. Cette modestie de l'apport structuraliste peut surprendre, si l'on songe à l'influence intellectuelle qu'il exerçait alors sur les sciences humaines et au fait que son porte-parole le plus écouté était membre du CADES. C'est là précisément qu'il faut chercher l'explication. Claude Lévi-Strauss ne m'a pas caché, quand je l'ai rencontré, ses réserves sur les hypothèses anthropo-biologiques qui avaient présidé à l'organisation de l'enquête. Il ne voulait marquer aucune hostilité globale à l'égard d'une entreprise dont il appréciait la visée pluridisciplinaire et l'effort vers un langage commun pour les sciences humaines, mais se déclarait sceptique sur sa valeur heuristique. L'idée de rapporter les caractères sociaux d'une population à son particularisme génétique ne pouvait, selon lui, que conduire à une impasse. C'est pourquoi il avait engagé Michel Izard à utiliser les matériaux procurés par l'enquête pour approfondir certains aspects des mécanismes de l'alliance dans les systèmes complexes qu'il avait lui-même laissés en suspens dans *Les structures élémentaires de la parenté*, sans trop se préoccuper des hypothèses anthropobiologiques qui avaient présidé au choix du terrain⁵.
- 19 D'autres membres du CADES, peut-être même la majorité d'entre-eux, devaient partager le scepticisme de Claude Lévi-Strauss, ou du moins s'interroger sur l'articulation des recherches anthropobiologiques aux contributions des sciences sociales prévues pour l'étude de cette commune bretonne. Comment expliquer dans ce cas que cette hypothèse et ce type d'approche aient joué un rôle aussi important dans la conception de l'enquête ? Comme dans tout comité scientifique, les décisions se prenaient au sein du CADES, en principe à la majorité, mais en réalité ceux qui s'impliquaient le plus dans les tâches du comité, y apportaient des idées et des propositions, emportaient la décision. Ce fut le cas de Robert Gessain qui avait joué un rôle prédominant dans la conception de l'enquête et

qui fut chargé ensuite tout naturellement de coordonner son déroulement. Sa formation pluridisciplinaire de médecin, psychanalyste et anthropologue, ses travaux de terrain menés dans le monde esquimau (chez les Agmassalik du Groenland) comme dans le monde africain (chez les Bassari du Sénégal), son tempérament d'animateur scientifique le qualifiaient pour jouer ce rôle. Mais son ascendant sur le CADES s'explique aussi par ses liens d'amitié et d'affinité intellectuelle avec plusieurs membres du CADES comme Jean Stoetzel, Alain Girard ou proches du CADES, comme le docteur Jean Sutter. Acquis à l'idée de centrer l'effort interdisciplinaire sur le dialogue entre les sciences biologiques et les sciences sociales, par l'étude d'une micropopulation sous sa double désignation biogénétique et sociale, partageant une sympathie assez marquée pour la politique scientifique du gouvernement, volontariste et nationaliste, ces hommes avaient, en outre, en commun, d'avoir tous appartenu à la fondation Alexis Carrel, un institut de recherches fondé sous le régime de Vichy.

Où l'on reparle d'Alexis Carrel

- 20 Cette référence n'avait pas forcément bonne presse depuis que le retour du gaullisme au pouvoir (quoique dû à l'appui de la droite), avait renforcé, au sein de l'appareil d'État, l'influence des personnalités issues de la Résistance. Elle a carrément mauvaise presse aujourd'hui. La grande vague des publications historiques qui ont accompagné le cinquantenaire de Vichy, a considérablement enrichi notre connaissance des aspects les moins flatteurs du régime du maréchal Pétain qui avaient été censurés par la mémoire, comme sa politique antisémite, par exemple, mais elle a renforcé en même temps le manichéisme de notre approche de la période. En essayant de comprendre pourquoi une institution créée sous Vichy et supprimée à la Libération, a pu influencer le développement de la recherche scientifique en France dans la deuxième moitié du xx^e siècle, je ne cherche bien sûr ni à réhabiliter le régime du Maréchal ni à sous-estimer le fait que la *Fondation française pour l'étude des problèmes humains* a pu se compromettre avec les préoccupations racistes de la science nazie.
- 21 Je ne prétends rien ajouter, au demeurant, aux travaux historiques sur la Fondation Carrel et aux polémiques qu'ils ont soulevées⁶. Je me bornerai à quelques remarques ; Alexis Carrel, cardiologue réputé et prix Nobel de médecine (en 1905) avait émigré avant la première guerre mondiale aux États-Unis où il obtint finalement un poste important à l'Institut Rockefeller de recherches médicales. Son livre *L'Homme cet inconnu* (1935) qui conjugait des considérations spiritualistes et eugénistes en elles-mêmes peu originales mais rarement associées, eut un succès de best-seller. En 1941, au terme de sa longue carrière américaine, il crée en France, avec la bénédiction de Vichy et de l'occupant, un institut de recherches qui se propose d'appliquer les idées de son livre sur l'unité de l'homme et l'interdisciplinarité, grâce à une équipe de chercheurs conjuguant la génétique des populations, l'anthropologie, la démographie et la sociologie. Pour ce savant en fin de vie (il devait mourir trois ans plus tard), qui avait connu la gloire, mais en s'expatriant, et qui avait l'impression de ne pas avoir été bien traité par les institutions universitaires de son pays, Vichy offrait une chance de revanche. Le régime du Maréchal a su attirer à lui nombre de vrais et de faux talents qui s'estimaient avoir été injustement négligés par la troisième République en raison de leur non-conformisme ou de leur extrême conservatisme.

- 22 Les deux idées-forces de l'institut d'Alexis Carrel, l'articulation du biologique au social et l'interdisciplinarité, se retrouvent au centre du projet de l'enquête de Plozévet. Pour les chercheurs qui avaient appartenu à la Fondation Carrel, l'interdisciplinarité n'était pas un simple objectif ou un état d'esprit. C'était une pratique acquise dans des équipes de recherche pluridisciplinaires qui travaillaient sur un modèle d'organisation rapporté des États-Unis par Alexis Carrel. En France, durant les années trente, quelques spécialistes dans les sciences humaines appelaient de leurs vœux une organisation collective de la recherche. Ainsi, les fondateurs des *Annales d'histoire économique et sociale* qui lancent avec succès, dans leur revue, plusieurs enquêtes collectives. Lucien Febvre qui estime que l'avenir pour l'histoire est aux recherches collectives, envisage la création de véritables « laboratoires » sur le modèle des sciences expérimentales. Quant à Marc Bloch, il invoque dans *l'Apologie pour l'Histoire* « l'esprit d'équipe » qui transformerait le milieu historien en véritable communauté scientifique. L'expression est aujourd'hui désuète, mais elle traduit bien le besoin ressenti dans les cercles les plus novateurs des sciences humaines de la France de l'entre-deux-guerres, d'une transformation radicale de l'épistémologie et de la socialité de la recherche qui restait insatisfait.
- 23 Forts de leur expérience, les chercheurs qui étaient passés par la Fondation Alexis Carrel sont allés rejoindre les premières équipes des nouveaux organismes de recherche comme le CNRS ou l'INED. Il n'est pas nécessaire d'imaginer un réseau occulte, une synarchie des anciens de la Fondation Alexis Carrel pour expliquer le rôle qu'ils ont joué dans la conception de l'enquête de Plozévet. L'expérience et les idées qu'ils partageaient sur l'interdisciplinarité leur donnaient du poids. La mise en rapport des caractères anthropobiologiques et des caractères sociaux de la population soulevait de son côté, contrairement à ce qu'on pourrait croire, plus de difficultés théoriques qu'idéologiques. Le délire raciste et les horreurs des savants nazis ont conduit l'opinion à diaboliser une problématique qui avait été explorée, avec ses qualités et ses faiblesses, bien avant eux et, en France bien plus tôt qu'en Allemagne. Frappée d'interdit en Allemagne et mise en veilleuse en France après la guerre, elle renaît au moment où se met en place l'enquête de Plozévet, sous l'effet, en particulier, des progrès spectaculaires de la génétique.

Une direction verticale, centralisée et plutôt parisienne

- 24 L'enquête comportait un fort contingent de recherches anthropologiques et médicales qui devaient s'appuyer, en principe, sur une reconstitution systématique des généalogies de la population présente, permettant de mesurer avec exactitude le taux de consanguinité dont chaque individu avait hérité. Ces mesures ont été prises en compte pour les recherches d'anthropologie physique comme l'étude longitudinale des caractères anthropométriques ou l'étude sur les plis palmaires (dermatoglyphes) mais beaucoup moins pour les recherches de nosologie, de gérontologie et de diététique qui se sont contentées de croiser leurs données plozévétiennes avec les catégories socioprofessionnelles ou de les comparer avec d'autres recherches menées dans la région parisienne, au nom d'une vague opposition ville-campagne. Plus que les limites d'une démarche interdisciplinaire, ce manque de coordination révèle les inconvénients liés à la structure d'organisation de l'enquête.
- 25 À l'image du gouvernement qui la finance, celle-ci est très verticale, centralisée et plutôt parisienne. Elle est dirigée en principe par le CADES qui l'a décidée. En réalité, après un certain nombre de discussions générales où il a cherché à dégager les questions sur

lesquelles pouvait s'opérer le plus utilement le renouvellement des sciences sociales, et après les séances au cours desquelles il a choisi le terrain de l'enquête, défini son profil, sa stratégie et ses objectifs, le comité a confié à Robert Gessain la charge de coordonner et de suivre son déroulement. Les sages continuent en principe d'avoir la haute main sur la réalisation de l'enquête. Ils décident l'engagement de nouvelles recherches, évaluent les rapports des chercheurs. Mais leur assiduité diminue, bien que les réunions du comité s'espacent. La délégation de pouvoir à un gestionnaire de bonne volonté est la tendance normale de tout comité, scientifique ou non, en voie de routinisation et de bureaucratisation. Dans le cas du CADES, cette tendance a été d'autant plus rapide que les sages étaient, pour la plupart, des figures marquantes de la recherche mais aussi des hommes très pris. On retrouve ici la tendance fâcheuse (pour l'efficacité comme pour la démocratie) des gouvernements à confier toujours les responsabilités, par manque d'imagination et d'audace, à ceux qui en ont déjà.

- 26 Là est peut-être le défaut d'organisation qui a le plus pesé sur le déroulement de l'enquête. Dans la composition du comité, on avait veillé à retrouver tout l'éventail des disciplines concernées par le point de vue des sciences sociales, mais en choisissant exclusivement des spécialistes français, souvent déjà responsables d'un laboratoire ou d'un établissement de recherches. Après une brève période de bonne volonté interdisciplinaire, les sages ont eu tendance à se considérer surtout en charge des intérêts de leur discipline, voire de leur laboratoire. Les relations verticales entre les chercheurs sur le terrain et le baron de leur discipline siégeant au CADES, qui leur avait obtenu une part du budget de l'enquête et qui se trouvait parfois diriger leur thèse ou leur laboratoire, prirent le pas sur les relations horizontales au sein du CADES comme sur le terrain, pour la circulation de l'information et des directives.
- 27 Dirigée de Paris, l'enquête fut confiée à des centres et des chercheurs majoritairement parisiens et presque tous extérieurs à la Bretagne. Les recherches de géographie, par exemple, étaient dirigées par Maurice Le Lannou, grand spécialiste de la Bretagne (et breton lui-même), mais il s'entoura d'une équipe de chercheurs de l'université de Lyon où il enseignait. Mise à part l'étude de nosologie, qui sollicita la collaboration des médecins locaux pour tenir registre de tous les cas examinés en consultation, les recherches anthropologiques et médicales furent confiées à des équipes parisiennes. Parmi les sociologues, Edgar Morin dont la recherche fut engagée longtemps après les autres, fut le seul à prendre contact avec l'université de Rennes pour recruter des collaborateurs. Mon recrutement, pour faire la synthèse des travaux, illustre parfaitement le peu d'attention à la dimension bretonne. Car je n'avais aucune compétence particulière dans le domaine breton et mes séjours à Plozévet ont été mes premiers contacts avec la Bretagne. L'extériorité au terrain comportait certains avantages ; celui d'abord de préserver les chercheurs de l'enchantement ou de l'engagement régionaliste. Ce n'était pas spécifiquement les problèmes de la Bretagne que l'enquête était venue étudier, mais ceux d'une commune française, ceux de la France actuelle ou même plus largement de l'Humanité. Et si le terrain présentait certains traits de singularité imputables à la Bretagne, mieux valait le découvrir comme un sujet d'étonnement que le décréter.
- 28 Mais cette extériorité comportait au moins un handicap que les chercheurs n'ont pas tardé à rencontrer : celui de la langue. J'ai déjà souligné qu'hormis Donatien Laurent, spécialiste de la chanson et donc de la langue bretonne, pratiquement aucun chercheur ne connaissait le breton. Or, à Plozévet, commune de la Bretagne bretonnante, la majorité de la population, au moment de l'enquête, utilisait encore le breton dans le quotidien du

travail et des relations d'amitié. C'était la langue dans laquelle on aimait plaisanter et dire le fond de sa pensée. Certains, parmi les plus âgés, ne parlaient que le breton. Pour les chercheurs pratiquant l'enquête par interview ou par questionnaire ouvert, l'ignorance du breton limitait la capacité d'exploration et le pouvoir maïeutique de l'entretien. Pour les gérontologues qui souhaitaient étudier les formes psychologiques du vieillissement, s'intéresser à l'évolution du sommeil et de l'activité onirique, elle réduisait l'examen à une visite médicale de routine.

La hantise du terrain

- 29 On peut interpréter l'imprévision des organisateurs de l'enquête à propos du breton comme l'expression inconsciente d'une vision jacobine de la France mais certainement pas comme un signe d'indifférence au problème du terrain. Le terrain a été au contraire le souci permanent (on pourrait dire la hantise) de cette enquête au point qu'on peut se demander s'il n'a pas joué un rôle de dérivatif pour ne pas avoir à s'interroger sur l'interdisciplinarité et sa mise en œuvre qui était l'enjeu principal de l'enquête. Le souci du terrain, si prégnant déjà au moment où se mettait en place la stratégie globale de l'enquête, peut s'expliquer aussi par le poids des anthropologues pour qui le terrain revêt, par principe, au départ, quelque chose d'opaque et d'étrange. Dans le cas qui nous concerne, Robert Gessain et son équipe arrivaient avec l'expérience de plusieurs terrains lointains, africains aussi bien qu'esquimaux.
- 30 Mais cette fois le terrain était proche. Faute de percevoir d'emblée son opacité, il fallait la construire par une stratégie de séduction et de neutralisation. Priorité fut donnée à la séduction. Des contacts très diplomatiques furent établis avec les autorités locales, c'est-à-dire le maire et le curé, à la fois pour officialiser l'enquête et pour obtenir leur appui médiateur auprès de la population. Ce respect pluraliste des institutions locales se fondait aussi sur la découverte, dans les informations préliminaires recueillies sur la configuration de la commune, du poids du partage idéologico-politique entre « rouges » et « blancs ». Les « rouges » majoritaires tenaient la mairie. Le curé incarnait, de son côté, la minorité « blanche » attachée à l'Église. Robert Gessain et les premiers chercheurs comptaient sur l'esprit laïc de la municipalité, son orientation favorable aux valeurs de l'École et de la Science, pour obtenir son soutien actif auprès de la population.
- 31 Le maire fit en effet bon accueil à l'idée d'une enquête sur sa commune. Lui-même enseignant au groupe scolaire de Plozévet, il fut, semble-t-il, moins sensible aux enjeux scientifiques de l'entreprise qu'au statut des chercheurs, relevant comme lui de la fonction publique et auxquels il se sentait lié par une connivence de fonctionnaire. Songeant aux intérêts de sa commune plus qu'à l'intérêt de la Science, il se félicitait déjà de la célébrité que cette concentration exceptionnelle de chercheurs venus l'étudier allait donner à Plozévet et des retombées touristiques que l'on pouvait en attendre. C'est pourquoi, au moment où les responsables du CADES voulurent imposer aux publications issues de l'enquête des règles strictes de confidentialité et d'occultation des noms pour respecter la vie privée des Plozévétiens et décidèrent en particulier de baptiser l'enquête, « enquête multidisciplinaire de Pont-Croix », le maire s'insurgea. Le nom de Plozévet ne devait pas être déguisé.
- 32 Le curé, de tempérament affable et réservé, n'avait aucun goût ni aucune nostalgie pour les traditions. Lié au groupe dynamique des agriculteurs syndicalistes et plutôt collectivistes, formés par la Jeunesse agricole chrétienne (JAC) qui se révélèrent, par la

suite, parmi les Plozévétiens les plus coopératifs à l'égard de l'enquête, il n'avait aucune antipathie pour « les lumières de la Science » et s'il avait certaines réserves à propos de l'enquête, c'était plutôt sur l'intérêt que les ethnologues pouvaient accorder à des pratiques folkloriques hors d'usage.

Apprivoiser et tenir à distance

- 33 Une réunion publique fut organisée au bourg en présence du maire, pour exposer à la population les objectifs et le programme de l'enquête. Cette opération de communication s'imposait pour rendre la population favorable à l'entreprise afin qu'elle fasse bon accueil aux cohortes de chercheurs qui allaient se succéder dans la commune pendant plusieurs années, mais aussi afin qu'elle accepte de se prêter à leurs questions et à leurs examens parfois contraignants. Les recherches d'anthropologie physique ou de gérontologie, en particulier, prévoyaient des prises de sang, des empreintes palmaires, des relevés anthropométriques, etc. Les rapports avec la population ne posaient pas que des problèmes diplomatiques. L'objectivation d'une population ou plutôt sa transformation en objet de recherches introduit la question de la relation entre l'observateur et l'observé qui est aussi ancienne que les sciences humaines et que l'ethnologue en particulier vit toujours, même quand il refuse de le reconnaître, de façon pathétique. Tant que le terrain d'étude est une population lointaine pour lui, aussi bien géographiquement que culturellement, la transaction s'opère relativement aisément. Cette distance constitue en elle-même une justification pour les deux partenaires. L'observé sait que sa manière d'être représente une énigme pour le nouveau venu et qu'il peut faciliter son déchiffrement en répondant à ses questions. L'observateur, de son côté, sait que l'élucidation de cette différence peut enrichir sa connaissance générale des comportements humains. L'écart culturel existant entre l'ethnologue et son terrain limite, par ailleurs, les obligations de retour. La population étudiée risque de n'avoir ni les moyens de prendre connaissance des résultats de ses travaux, ni d'en éprouver le besoin puisqu'il s'agit d'une interprétation utilisant les catégories d'une autre culture.
- 34 Mais à Plozévet la distance était faible. La population était en droit de se demander en quoi elle pouvait être un objet de curiosité pour un si grand nombre de chercheurs appartenant à la même communauté nationale. Il était donc nécessaire de lui exposer les objectifs de l'enquête avec autant de netteté que les responsables de l'enquête avaient pu le faire pour eux-mêmes. Elle pouvait, en outre, se poser des questions incongrues qui, sans avoir jamais été soulevées ouvertement, devaient toutes surgir à un moment ou à un autre, au détour des conversations avec les chercheurs, dans le déroulement de l'enquête. En quoi cette enquête qui nous sollicite pour des examens indiscrets et parfois contraignants, qui mobilise des chercheurs appointés par l'État, c'est-à-dire par nos impôts, peut nous être utile et présenter des avantages pour notre commune ? Pourquoi devons-nous attendre patiemment que d'autres découvrent ce que nous savons déjà, alors que nous aurions pu être associés au travail de recherche ? Cette dernière question pourrait sembler plutôt démagogique. Elle prenait du poids en raison du grand nombre de diplômés (dont deux professeurs d'université) de la commune et en particulier du cas de Jakez Helias. Il n'était pas encore l'illustre auteur d'un best-seller, mais il était déjà très connu en Bretagne pour ses pièces de théâtre et ses chroniques en breton. Cet agrégé de lettres, fils d'un tailleur de Plozévet, tint à patronner l'enquête auprès des Plozévétiens, mais éprouva sans doute une certaine déception de ne pas être plus étroitement associé

aux recherches. Ainsi peut s'expliquer qu'il se soit fait l'interprète de la mauvaise humeur des Plozévétiens, à la publication du livre d'Edgar Morin (*Commune en France*) et peut-être l'instigateur du débat télévisé où l'auteur, invité par la télévision régionale pour discuter avec des Plozévétiens, se retrouva en posture d'accusé⁷.

- 35 Face à un dilemme largement insoluble, les responsables de l'enquête ont cherché à maintenir avec la population à la fois un contact d'information régulier et une certaine distance. Les chercheurs étaient invités à observer une attitude de stricte neutralité à l'égard du partage idéologique local et par exemple à ne pas acheter leur journal au bourg pour ne pas révéler leurs préférences politiques. Certains Plozévétiens furent sollicités par les chercheurs pour des tâches de routine indispensables, comme la collecte des empreintes palmaires ou le tournage des films mais ils ne furent jamais associés à l'élaboration de la recherche. La présentation des films, à mesure qu'ils étaient montés, servit, en revanche, à tenir la population informée du déroulement de l'enquête. Occasion de sociabilité, la projection des films proposait aux Plozévétiens des résultats accessibles à tous et aussi une image d'eux-mêmes. Mais ces avantages avaient leur revers. La dominante ethnographique des films qui semblait valoriser les traditions locales, avait une tonalité passéiste qui reflétait mal l'esprit et les préoccupations de la plupart des recherches. Elle détermina, néanmoins, l'idée que la majorité des Plozévétiens se faisaient de l'enquête et suscita chez eux une attitude ambivalente. Flattés dans leur nostalgie et leur attachement à l'identité bretonne, voire bigouden, ils risquaient en même temps d'interpréter l'attention à leurs vieilles coutumes comme une manière de souligner leur arriération. C'est ce qui s'est passé à la projection du film sur *Les gestes du repas* avec la scène du *youk ker*. Cette bouillie d'orge au lait que l'on déguste à même la marmite en se passant la cuiller est un rite traditionnel, très convivial que des Plozévétiens ont ressuscité avec plaisir pour le tournage. Mais à la projection, les spectateurs, fâchés avec leur passé, n'ont retenu que la manière de manger tous dans le même plat avec la même cuiller qui les faisaient passer pour des sauvages.

Du soupçon à la révolte : la réponse du terrain

- 36 Ce qui a été vécu à Plozévet au cours de l'enquête n'a rien d'exceptionnel. Seule la taille exceptionnelle de l'enquête a donné parfois un tour mélodramatique à un malentendu qui est consubstantiel à la relation entre observateur et observé dans sa généralité. Devenir subitement un objet d'études pour des disciplines, dont l'utilité sociale et les retombées pratiques sont difficiles à percevoir, est toujours une source d'inquiétude pour l'individu ou le groupe concerné et une source d'interrogation sur sa propre identité. Dans le cas de Plozévet, l'incertitude risquait d'être d'autant plus grande, même après les éclaircissements officiels donnés par les responsables de l'enquête, que les objectifs annoncés étaient eux-mêmes multiples. Les Plozévétiens eurent tendance à naviguer, au gré de l'avancement des recherches et des demandes des chercheurs, entre des objectifs supposés qui les flattaient et d'autres qui les vexaient. Ils crurent au début qu'ils devaient l'intérêt que leur témoignait cette avalanche de chercheurs à leur palmarès exceptionnel de diplômés : une vingtaine de bacheliers, plusieurs enseignants, un professeur d'université un recteur et un écrivain réputé. L'enquête, avec toute sa batterie de démographes et de médecins, ne cherchait-elle pas quelque chose de génétique dans cet afflux de surdoués ? La surprise des chercheurs déroutés par ce palmarès, aurait dû pourtant les convaincre que ce trait n'avait joué aucun rôle dans le choix de leur commune. L'étude de sociologie de l'éducation, effectuée dans une phase ultérieure de

l'enquête, devait conduire à relativiser cette réussite scolaire. Plozévet ne faisait qu'amplifier une tendance régionale puisque le Finistère était alors, avec la Lozère et la Corse, en tête des départements français pour le taux de scolarisation.

- 37 Si l'enquête ne s'intéressait pas à leurs qualités génétiques, ne venait-elle pas dépister leurs tares congénitales ? Comme les autres communes de la région, Plozévet connaissait l'existence de la luxation congénitale de la hanche, repérable par le boitement qui affectait un certain nombre de ses habitants les plus âgés. Elle faisait désormais l'objet d'un dépistage systématique à la naissance. Mais les examens anthropométriques et médicaux firent naître chez les Plozévétiens le soupçon désagréable qu'on leur prêtait bien d'autres tares congénitales. La crainte plus ou moins consciente de servir de cobayes à des recherches médicales ou d'être traités comme une population dégénérée, explique la susceptibilité qu'ils ont manifestée au vu des premiers travaux diffusés, devant tout ce qui pouvait s'interpréter comme un indice d'archaïsme ou de dégénérescence. Cette inquiétude fut refoulée dans le déroulement de l'enquête sous un naturel de gentillesse et d'hospitalité. Ouverts au monde extérieur par leurs liens avec leurs nombreux parents émigrés ou (pour le milieu des marins et des pêcheurs) par leur connaissance d'autres pays, ils ont fait bon accueil à ces chercheurs qui incarnaient en outre l'instruction et la science, des valeurs prestigieuses à leurs yeux. Mais après les premiers signes de mauvaise humeur à la projection des films, l'accueil coléreux que certains firent au livre d'Edgar Morin doit se comprendre comme l'inévitable explosion des inquiétudes et des frustrations longtemps refoulées.
- 38 Le reproche qui lui fut fait, lors du débat télévisé, d'avoir trahi la confiance des Plozévétiens en rapportant des conversations qui avaient un caractère confidentiel, n'était pas fondé. Son étude de l'imaginaire de la modernité des Plozévétiens passait nécessairement par l'exploration de leurs états de conscience et aussi de leurs états d'âme tels que pouvaient les révéler des entretiens approfondis. Mais ce qu'il en restituait n'avait rien d'intime ni d'indiscret, encore moins d'indécent. Les seuls passages qui s'aventuraient dans la vie intérieure, en l'occurrence les préoccupations spirituelles d'un individu, concernaient l'un des médecins de Plozévet qui n'a jamais protesté. Ce qui était visé en réalité, c'était l'évocation des comportements ambivalents, révélateurs pour Edgar Morin d'une crise de conscience indissociable de l'expérience de la modernité, mais dans laquelle les Plozévétiens ne percevaient qu'une image désobligeante d'eux-mêmes. On lui reprocha, en particulier, un passage sur la forte consommation de vin rouge appuyé par la photo d'un buveur à la trogne bachique. En réalité, Morin insistait sur la dimension culturelle et pourrait-on dire positive de l'alcoolisme dont le développement avait accompagné l'essor du niveau de vie et de la sociabilité villageoise. Bien d'autres recherches dont celles de nosologie, de gérontologie ou de diététique, avaient évoqué beaucoup plus crûment le problème de l'alcoolisme, en soulignant son impact par des statistiques alarmantes ou par l'évocation de ses répercussions cardio-vasculaires et psychiatriques. Un problème dont les Plozévétiens avaient, au demeurant, parfaitement conscience. Mais le fait qu'un chercheur connu du grand public en parle ouvertement et le relie à l'identité culturelle de la commune, détruisait l'image d'eux-mêmes de style carte postale qu'ils attendaient de l'enquête.
- 39 Lorsque mon propre livre est paru, quelques années plus tard, on tint à m'en dire du bien. Jakez Helias qui n'avait sans doute pas été étranger à la cabale contre Morin mais qui venait de remporter, avec *Le cheval d'orgueil*, un succès considérable, me donna sa bénédiction et me témoigna par la suite une amitié chaleureuse⁸. Edgar Morin avait

essuyé les plâtres. Je profitais certainement, en revanche, du remords des Plozévétiens. Regrettant leur animosité à l'égard d'un des chercheurs qui avaient séjourné le plus longtemps dans la commune et qui avait été séduit par sa personnalité conviviale, démocratique, ils corrigeaient le tir en me lisant avec bienveillance. Mais la résurgence des accusations contre Morin, trente ans après, devant la caméra d'Ariel Nathan, venu tourner un film sur la mémoire de l'enquête chez les Plozévétiens, devait révéler la force indestructible de ces frustrations. Entre observateurs et observés, il n'y a pas de rapports heureux.

Une peur peut en cacher une autre

- 40 L'inquiétude des chercheurs était d'une autre nature. Elle ne portait pas bien évidemment sur la façon dont les Plozévétiens les percevaient, quoique l'image de l'enquête et la perception de sa raison d'être fussent des plus problématiques, mais sur la valeur du terrain. Ils s'interrogèrent d'abord sur sa représentativité mais de façon plus intuitive et même plus angoissée que méthodique puisque chaque discipline avait son propre mode de découpage de la réalité. Il était admis que la commune constituait, pour certains, une totalité, pour d'autres, un échantillon ou un effectif dont on pouvait extraire un échantillon pour la commodité de l'analyse, etc. Mais la découverte du florilège de diplômés dont pouvait se vanter la commune, créa une certaine panique chez les chercheurs. N'étaient-ils pas tombés sur un cas si exceptionnel qu'il interdisait toute généralisation ou modélisation ? Pour colmater cette angoisse qui laissait apparaître l'un des problèmes de fond de l'interdisciplinarité, la hantise du terrain changea de direction. Elle ne visa plus désormais sa représentativité mais sa fragilité et ressuscita le vieux fantasme ethnographique du dernier quart d'heure. Depuis les voyageurs de la fin du XVIII^e siècle qui se lancent à la découverte des campagnes françaises, l'ethnographie a toujours eu l'impression de découvrir le monde d'hier dépositaire de la culture des origines, au moment où il est en train de disparaître, comme si on l'avait appelée à son chevet pour capter ses derniers rayons. Le fantasme avait, pour une fois, les apparences du vrai. Car la région, plus encore que le reste de la France, traversait à l'époque une révolution technique et culturelle sans précédent qui accélérait et même télescopait les formes du changement. Les dernières faucilles rencontraient les premières faucheuses-batteuses et les dernières lampes à pétrole les premiers postes de télévision.
- 41 Par une sorte de transfert narcissique, les chercheurs craignaient surtout d'être eux-mêmes par leur venue, les principaux agents de cette transformation ou plutôt de ce qu'ils appelaient *l'effondrement du terrain*, comme si cette commune d'émigrants et de navigants n'avait jamais été, avant leur arrivée, en contact avec le monde extérieur. Plus encore que le choc de leur intrusion, qui risquait de transformer l'état d'esprit des habitants, c'est le poids de leur nombre que les chercheurs redoutaient pour ses effets destructeurs : une certaine lassitude des Plozévétiens à l'égard des demandes des chercheurs et surtout une trop grande adaptation à leur rôle d'observés qui pré-sélectionnait dans les réponses ce qui semblait conforme à l'attente des chercheurs. En un mot, ce que l'on craignait désormais à l'arrivée de chaque nouvelle recherche, c'était la *saturation du terrain*. Cette crainte n'était pas plus fondée que les précédentes. La présence d'une poignée de chercheurs (car les recherches ne furent jamais effectuées toutes en même temps), repérables pour la population avant tout par le matricule DA de la 2 CV dans laquelle ils sillonnaient le territoire très vaste de Plozévet, se perdait dans la masse

des représentants, réparateurs, agents publics appelés dans cette commune de quatre mille habitants. Six ans après le début de l'enquête, je rencontrais encore bien des Plozévétiens qui n'avaient jamais eu le moindre contact avec les chercheurs.

- 42 Mais ce dernier avatar de la hantise du terrain en révèle le sens caché. Ce qui, pour chaque chercheur, est censé perturber le terrain, ce n'est pas sa propre présence mais celle d'un grand nombre de chercheurs, c'est-à-dire en clair la présence des autres recherches. S'inquiéter de l'état psychologique du « terrain » et de tout ce qui pouvait le menacer, permettait de ne pas engager le débat sur la problématique et la méthodologie de l'interdisciplinarité. À quoi bon envisager en effet une démarche interdisciplinaire si le principal danger pour la mise en œuvre d'une recherche, est la présence d'autres recherches ? La perplexité initiale des chercheurs sur la représentativité de cette commune surdiplômée pour l'étude de la société française avait provisoirement soulevé le voile recouvrant la définition d'un objet et d'une méthodologie interdisciplinaires que la fixation névrotique sur la fragilité du terrain s'est empressée de faire retomber.

L'interdisciplinarité mise en chiffres ou mise en pièce ?

- 43 La faveur, dont bénéficiait à l'époque l'outil statistique dans les sciences biologiques comme dans les sciences sociales, donnait à penser que les mathématiques allaient offrir un langage commun permettant de communiquer d'une discipline à l'autre. Dans l'enquête de Plozévet, de nombreuses recherches utilisaient l'analyse statistique sur un échantillon construit de la réalité à observer. Les recherches anthropologiques liées à une hypothèse de génétique comparaient des effectifs distingués par leur taux de consanguinité, laissant donc peu de place aux caractères sociaux ; une hypothèse que les recherches de nosologie, de gérontologie ou de diététique ont rarement retenues, préférant des catégories de type géo-social (habitants du bourg/habitants des écarts, urbain/rural) ou proches des catégories socio-professionnelles. Sociologues, psychosociologues et géographes pour leur part, qui ont presque tous procédé à des analyses sociométriques, ont croisé les opinions ou les performances collectées avec des catégories descriptives du champ social qui oscillaient entre le contexte général (les CSP, les classes d'âge, le sexe) et le contexte local : certaines recherches ont choisi l'opposition ruraux/non ruraux. D'autres ont préféré emprunter leur découpage aux catégories indigènes comme la répartition tripartite des agriculteurs en petits, moyens et gros selon la taille de leurs exploitations, même si les exploitations des « gros » restaient par leur taille en deçà du seuil national de rentabilité. D'autres encore ont choisi le partage « rouges/blancs ».
- 44 La diversité des catégories d'analyse retenues soulevait un problème méthodologique, celui de la conversion des données mesurées d'une discipline à l'autre et de la comparabilité des résultats. Il n'a jamais été clairement posé parce qu'il s'articulait à un problème théorique, celui de l'objet même de l'enquête que les débats du CADES avaient préféré laissé ouvert. Que signifiait l'étude d'une micropopulation ? Si la délimitation était biogénétique, la catégorie retenue par les recherches d'anthropologie physique pour ventiler la population observée, l'indice de consanguinité, aurait dû s'étendre aux autres recherches au risque de soumettre tous les phénomènes observés (y compris les opinions, le niveau d'études ou l'appartenance idéologique) à un déterminisme biologique indémontrable et contraire à l'esprit des sciences humaines. Si le cadre de référence était régional ou national, il fallait préférer des critères de moins en moins singularisants. Si

cette micropopulation devait enfin être abordée comme un ensemble, c'est-à-dire non seulement une commune mais une communauté, il fallait privilégier, à la manière des ethnologues, les critères qui la singularisent et qui construisent son identité, au risque de la soumettre à un déterminisme identitaire. Faute de disposer au départ d'un format méthodologique ou d'un questionnement commun qui les auraient obligé à croiser leurs analyses, les disciplines impliquées dans l'enquête se sont croisées à Plozévet sans vraiment se rencontrer.

- 45 Pouvait-il en être autrement ? Les courants récents de l'histoire des sciences nous ont appris à accepter l'idée que le développement scientifique tire autant profit de ses impasses, de ses renoncements que de ses aboutissements. Dans l'enquête de Plozévet, faute d'avoir fait l'objet d'un débat préliminaire et d'une sorte de réglementation conventionnelle des rapports entre disciplines, les échanges interdisciplinaires ont pris un tour dramatique et souvent mélodramatique. Mais cette histoire est en elle-même riche d'enseignements. Elle peut se résumer, pour reprendre le schéma proposé par Jean Marie Jakobi qui avait été chargé d'une étude psychosociologique des rapports entre chercheurs, comme un drame en trois actes⁹.
- 46 La première étape est une phase de conflits. La mise en place des recherches occasionne de nombreuses frictions entre chercheurs à propos de l'usage des moyens matériels mis à leur disposition mais surtout à propos des procédures d'enquête et des relations avec la population. Quand le litige tourne au conflit ouvert, les chercheurs prenant appui sur la structure verticale de l'enquête font appel, pour trancher le différend, soit au Docteur Gessain, le membre du CADES chargé de suivre le déroulement des recherches, soit au membre du CADES qui a parrainé leur engagement dans l'enquête et qui représente leur discipline.
- 47 La deuxième phase voit la mise en place des régulations qui permettent de prévenir les conflits et de les régler sur place. Les chercheurs ont appris à se connaître et à s'accepter. Des couples se sont formés par-dessus les barrières disciplinaires. D'autres se sont défaits. Des réunions périodiques des chercheurs présents sur le terrain, combinant sociabilité et échanges d'informations pratiques, donnent forme à un certain esprit de groupe. Les chercheurs sont invités à noter sur un carnet, dans leur travail de collecte, les informations qui n'entrent pas directement dans leur propre recherche mais peuvent intéresser d'autres chercheurs. La bonne volonté pluridisciplinaire a fait long feu. Mais elle a contribué à détendre l'atmosphère. Quelques Plozévétiens particulièrement hospitaliers ont joué aussi un rôle important dans cette pacification des rapports interdisciplinaires, comme tante Thérèse dont les crêpes arrosées de *gwin ru* (vinrouge) attiraient en fin de journée le cercle des chercheurs. Ravie de son tout récent poste de télévision, cette figure pittoresque et généreuse des anciens de la commune, plus à l'aise en breton qu'en français, n'éprouvait aucune nostalgie pour son passé de misère et incarnait le progressisme optimiste, tradition idéologique dominante de la commune.
- 48 On assiste, avec la dernière phase, à une institutionnalisation de l'enquête dans laquelle les rapports épistémologiques prennent le pas, dans les échanges entre chercheurs, sur les rapports personnels.
- 49 Ce que l'on serait tenté d'interpréter comme un triomphe tardif de la raison ou du moins de l'objectivation, ne traduisait peut-être qu'un repli stratégique des chercheurs sur une ligne de défense plus conforme à leurs intérêts. Dans l'image de lui-même que lui renvoyait l'organisation de l'enquête comme dans sa façon de construire ses relations avec les autres participants, chaque chercheur se trouvait pris entre deux rôles qui ne se

superposaient pas complètement : un rôle professionnel qui l'identifiait aux exigences et aux intérêts de sa discipline ; un rôle de fonction dicté par son statut dans l'organisation de l'enquête. Après les relations orageuses des premiers temps dans lesquelles le rôle professionnel prenait le dessus, alimentant une peur récurrente des empiétements des autres recherches et de leurs effets dévastateurs sur la disponibilité du terrain, c'est le rôle de fonction qui s'est imposé, pour accepter une régulation des rapports entre chercheurs et une certaine bonne volonté interdisciplinaire ; mais surtout pour esquisser un repli sur les relations verticales, celles qui rattachaient le chercheur à son patron au sein du CADES ou (quand ce n'était pas le même) à son directeur de thèse ou de laboratoire ; celles également qui comptaient le plus dans ses perspectives de carrière. L'expérience de cette enquête pluridisciplinaire aura révélé, une fois de plus, le poids du modèle hiérarchique dans l'organisation du système universitaire français comme dans celle du CNRS. L'un des objectifs de la DGRST, en contournant le fonctionnement du CNRS par ses moyens propres, était justement d'arracher la recherche à ces pesanteurs. Mais la force d'inertie des institutions et le style même du pouvoir qui inspirait cette innovation, un gaullisme étatiste et hiérarchique, interdisaient de mettre en question ce modèle qui s'est révélé, dans cette action, le principal obstacle au développement d'une pratique et surtout d'une réflexion interdisciplinaires.

La rétention d'information, un mal français ?

- 50 Renonçant à s'affronter ouvertement par des querelles de sacristie comme elles le faisaient au début, les équipes ont eu vite fait, tels des organismes menacés par des agressions microbiennes, de sécréter les défenses qui leur permettaient de ne pas craindre la présence et le point de vue des autres disciplines, en l'occurrence la volonté d'ignorer les autres problématiques et la rétention de l'information. Les formes de résistance à la circulation de l'information sont l'un des traits du monde universitaire français qui surprend le plus les collègues étrangers provenant d'un milieu scientifique doté d'une forte éthique de la recherche comme le monde scandinave ou anglo-saxon. Héritage lointain de la politique du secret de la société de cour ? d'un modèle éducatif qui sélectionne par le concours, c'est-à-dire par la mise en concurrence permanente ? Dans le cas de l'enquête de Plozévet, ce comportement devait être, en principe, banni comme contraire à l'esprit et surtout aux objectifs de l'entreprise. La mise en place de procédures de dialogue et d'échanges comme les réunions régulières des chercheurs présents sur le terrain, l'échange des informations hors champ que chacun s'engageait à noter, ont tenté, sans grand succès, de renverser la tendance naturelle (ou nationale ?) à protéger son savoir acquis.
- 51 On peut s'étonner que les responsables de l'enquête n'aient pas organisé et surtout encouragé avec plus d'insistance la circulation des textes (*drafts*, rapports, articles, etc.) entre chercheurs de différentes disciplines. S'inspirant au contraire d'un esprit de rétention ou du modèle du brevet d'invention peu applicable aux sciences humaines, le CADES avait tenu à réglementer les formes de divulgation des résultats. Rien ne devait être publié des travaux de l'enquête sans avoir été soumis au CADES et sans avoir obtenu son accord. Pour éviter en particulier les effets de retour des publications sur la population de Plozévet pendant que d'autres recherches seraient encore en cours, il fut décidé de publier ensemble les résultats des différentes recherches à la fin de l'enquête en y ajoutant un rapport de synthèse. Lorsque je fus recruté pour écrire ce rapport, la

politique du CADES avait déjà changé. L'administration de la DGRST commençant à s'impatisser de ne voir rien sortir d'une action qui avait mobilisé tant de chercheurs et de crédits, le nouveau mot d'ordre du CADES fut d'exhorter les équipes à publier au plus vite et le plus possible. J'étais chargé moi-même de répercuter la consigne dans mes contacts avec l'ensemble des chercheurs.

- 52 Edgar Morin fut l'un des premiers à l'appliquer, en se dispensant cependant de solliciter l'*imprimatur* du CADES. Sa notoriété personnelle qui lui permettait de faire de son rapport de recherches un livre publié dans une collection de sciences humaines visant le grand public, réveilla les frustrations de certains chercheurs qui après avoir subi l'embargo sur leurs propres publications, se voyaient éclipsés par ce livre. Cette mauvaise humeur se transforma en cabale. Parallèlement à la fronde des Plozévétiens qui prit la forme d'un guet-apens télévisuel, Edgar Morin dut faire face à une méchante rumeur qui était remontée jusqu'au CADES, l'accusant d'avoir pillé les autres recherches pour écrire son livre. L'accusation était paradoxale dans une enquête ayant des ambitions interdisciplinaires où la circulation des hypothèses et des résultats entre les chercheurs était non seulement souhaitable mais nécessaire. Le plus étrange est que les responsables de la bonne volonté interdisciplinaire aient pu prêter l'oreille à la rumeur. Bien sûr, Edgar Morin qui avait engagé sa recherche avec son équipe plusieurs années après le début de l'enquête, avait commencé par s'informer sur ce qui avait déjà été fait. Je lui avais communiqué, pour ma part, les rapports de recherche que j'avais déjà reçus, car c'était aussi mon rôle. Les travaux des historiens en particulier lui ont permis de comprendre la dimension politique mais aussi anthropologique du partage entre « rouges » et « blancs » ainsi que le rôle du baillisme dans la dynamique scolaire de la commune et dans sa manière d'adhérer à la modernité. Il est certain qu'une meilleure organisation des échanges d'idées entre chercheurs et l'institutionnalisation de la prise en compte des résultats déjà acquis dans la construction des nouvelles recherches, auraient pu faire naître le sens et le goût de l'élaboration d'une pensée collective, évitant aux chercheurs le sentiment désagréable d'une spoliation.
- 53 Sous le problème de la légitimité des transferts et emprunts d'idées entre disciplines, se profilait celui plus général de la répartition de la propriété intellectuelle (en termes non seulement juridiques ou financiers mais symboliques) dans toute enquête collective, qu'on a vu resurgir plusieurs fois dans cet ouvrage. Question complexe, multiforme et peut-être insoluble qui met en jeu aussi bien l'inégale contribution à l'œuvre collective des chercheurs engagés que l'inégalité de leurs statuts respectifs. L'un des mérites de l'enquête de Plozévet, dans son caractère expérimental peu programmé, est d'avoir fait surgir tous les problèmes à la fois. Mais il est difficile d'imaginer qu'une enquête même simplement pluridisciplinaire pouvait avoir la moindre chance d'aboutir si elle commençait par interdire aux chercheurs de s'appuyer sur le travail des autres recherches. Plus qu'une réaction de jalousie ou de défense de sa propriété intellectuelle, cette cabale exprimait chez le chercheur l'angoisse diffuse que lui inspiraient la cohabitation et la confrontation interdisciplinaires.
- 54 Pour exorciser cette angoisse, la plupart des équipes ont adopté depuis le début une posture de dénégation : dans un premier temps en évitant les débats entre disciplines et en pratiquant la rétention d'information ; dans un deuxième temps en assimilant à du pillage toute prise en compte des autres recherches. Et de façon continue par une indifférence teintée de scepticisme à l'égard des objectifs et des problématiques des autres disciplines. Lors d'une réunion de l'ensemble des chercheurs organisée à Paris au

moment où l'enquête était près de s'achever, les historiens demandèrent à l'équipe des chercheurs en anthropologie physique quelle relation ils avaient pu constater entre la distribution des dermatoglyphes et le partage « rouges-blancs ». Cette question ingénue et quelque peu provocante voulait mettre le doigt sur le fossé théorique qui séparait le pôle des recherches anthropobiologiques du pôle sociohistorique. Elle était, au demeurant, parfaitement légitime, puisque l'enquête avait été construite sur l'hypothèse d'une convergence possible entre ces deux axes de recherches. Mais elle donnait en même temps la réponse : cette convergence est impensable.

Entre sciences biologiques et sciences sociales, l'impossible dialogue

- 55 Or, les anthropologues ne s'étaient nullement retranchés, dans leurs propres recherches, derrière le déterminisme biogénétique qu'on pouvait leur prêter. Comparant du point de vue des caractères physiques retenus, un effectif de Plozévétiens issu d'unions à indice élevé de consanguinité à un effectif issu d'unions très peu ou pas consanguines, ils eurent la surprise de trouver une bien plus grande dispersion des traits anthropométriques dans le premier que dans le deuxième groupe. Contrairement à ce qu'on aurait pu attendre, les descendants de couples à forte consanguinité, dont le patrimoine génétique est moins ouvert, sont physiquement plus dissemblables que ceux de l'autre groupe. Pour les anthropologues, l'explication de ce paradoxe n'est pas biogénétique mais sociale. Le taux de mariages consanguins, qui n'a cessé d'augmenter en France au cours du XIX^e siècle pour atteindre un maximum au tournant du XX^e siècle, comme l'ont montré les travaux de Jean Sutter, n'est pas dû à une volonté délibérée de se marier entre parents proches mais à l'effet conjugué de deux phénomènes qui ont déséquilibré le marché matrimonial dans les campagnes : l'exode d'une partie (surtout masculine) des mariables vers les villes et l'essor de la fécondité différentielle. Certains couples continuent à être prolifiques et grâce à la baisse de la mortalité infantile, conduisent jusqu'à l'âge matrimonial un plus grand nombre d'enfants alors que d'autres pratiquent déjà la limitation des naissances. Ce fort contraste dans la taille des familles empêche un échange de conjoints harmonieux et spontané entre non-apparentés. Certains candidats ne parvenant pas à trouver de partenaire, ils se replient sur un mariage arrangé par la famille avec une cousine.
- 56 Ces mariages de rattrapage dictés par la raison plus souvent que par l'amour, unissent des partenaires qui ne se sont pas vraiment choisis. Or le choix matrimonial, dans nos sociétés modernes qui valorisent la liberté de choisir selon son cœur, c'est avant tout celui de la proximité, de la similitude comme l'avait souligné la célèbre enquête sociologique d'Alain Girard *Le choix du conjoint*¹⁰. On épouse son proche social, culturel, géographique et aussi, semble-t-il, son proche par les traits physiques (taille, etc.). Lorsque les partenaires ne se sont pas choisis, ce qui est le cas pour une grande part des mariages consanguins, ils ont moins de chances de se ressembler et malgré leur proximité génétique, auront tendance à transmettre cette dissemblance. Cette interprétation des résultats ruinait l'hypothèse d'une détermination du social par le biologique que les chercheurs en sciences sociales pouvaient prêter aux recherches anthropobiologiques. Elle montrait au contraire que la transmission des caractères génétiques est socialement construite comme on dirait aujourd'hui, ou plutôt orientée par des choix (ou des déséquilibres) sociaux. Une telle hypothèse avait-elle vraiment guidé ces recherches ? Elle existe peut-être au départ dans le choix du terrain et dans la façon dont le CADES a conçu

l'enquête, même si elle n'apparaît jamais explicitement dans les délibérations du comité. Mais on ne la retrouve guère dans le déroulement de l'enquête. La majorité des recherches de l'axe biologique comme les études de nosologie, de gérontologie ou de diététique utilisent au contraire, dans leurs analyses, avant tout des variables sociales.

- 57 Pour le pôle des sciences sociales, les résultats paradoxaux des recherches d'anthropologie physique apportaient la preuve qu'il n'y a aucun lien pensable entre les phénomènes bio-physiques et les phénomènes sociaux. On peut se demander si ce défaitisme scientifique ne tenait pas au fait que les sciences sociales présentes alors dans l'enquête, étaient elles-mêmes prisonnières d'un modèle déterministe rigide emprunté aux sciences expérimentales. L'enquête de Plozévet a pris place dans une conjoncture intellectuelle où les sciences sociales et les sciences biologiques étaient encore mal préparées au dialogue. Dans les années soixante-dix, un intérêt nouveau pour la prise en compte de la réalité biologique est apparu dans les sciences sociales, en particulier chez les historiens avec le développement de la démographie historique, de l'histoire des maladies ou de l'histoire du corps. Le numéro spécial des *Annales ESC*, n° 6, 1969, « Histoire biologique et société » n'a pas été le déclencheur mais peut-être le révélateur de ce nouveau cours, qui est devenu ensuite l'une des lignes de développement de l'anthropologie historique. Le CRH a été sans doute le foyer principal de ce développement. Il suffit pour s'en assurer de se reporter aux thèmes des enquêtes collectives de cette époque.
- 58 L'anthropologie historique s'est construite sur la critique de la notion de nature humaine comme les sciences sociales se sont construites sur la critique de la philosophie morale. Elle se propose de dénaturiser aussi bien l'histoire biologique de l'homme que son histoire sociale en postulant la circularité des interactions à l'œuvre dans les processus historiques. Cette approche configurative et non-déterministe des rapports entre le biologique et le social était déjà présente chez les fondateurs des *Annales*, en particulier chez Marc Bloch. Mais l'économisme de l'après-guerre fixé sur les problèmes de croissance et de développement, a imposé un paradigme déterministe aux sciences sociales qui supposait une discontinuité entre le monde naturel et le monde social. L'enquête de Plozévet s'est déroulée au moment où le dialogue entre sciences biologiques et sciences sociales était au plus bas. Son volontarisme n'y a rien fait. Si ses ambitions interdisciplinaires sont restées en partie lettres mortes, il faut sans doute l'imputer beaucoup moins à ses défauts d'organisation qu'au contexte épistémique de l'époque, peu favorable à ce type de dialogue.

La parenté introuvable

- 59 Car en dehors du dialogue de sourds, auquel semblait conduire la confrontation des approches guidées par la génétique des populations et de celles se réclamant de l'analyse socio-historique, d'autres occasions d'échange moins problématiques n'ont pas été saisies. Par exemple, à propos du problème du rôle de la parenté. Utilisant non seulement les mêmes matériaux (les données de l'état civil) mais les mêmes programmes d'analyse (la reconstitution des généalogies de la population actuelle), démographes, spécialistes de l'anthropologie physique et spécialistes de l'anthropologie sociale de la parenté n'ont jamais cherché à croiser leurs résultats. Or, la confrontation des différentes recherches que j'ai tentée dans mon propre travail, m'a permis de pointer certaines particularités de la société locale qui auraient mérité d'être approfondies. J'en signalerai deux concernant

– la configuration du territoire comme espace d'appartenance et comme conscience d'appartenance à une communauté – les usages de la parenté.

- 60 L'espace matrimonial de Plozévet au sein duquel se conclut l'essentiel des alliances que les démographes définissent comme un isolat, ne coïncide pas avec le territoire administratif de la commune. Une zone de la commune autour du village de Saint Demet se marie de préférence avec des partenaires de la commune voisine, Pouldreuzic. Il aurait été intéressant de se demander si ce particularisme tient à la non-coïncidence des limites administratives avec celles du *plou*, une catégorie spatiale indigène assez floue qui s'enracine dans des traditions régionales très anciennes mais qui reste très vivante dans l'imaginaire de la population ; ou bien s'il correspond à un partage plus récent, issu du conflit religieux de la Révolution. Au moment de la crise provoquée par la Constitution civile du clergé, Plozévet a choisi d'accueillir un prêtre *jureur* qui acceptait les lois de la République, alors que la commune voisine de Pouldreuzic protégeait son curé *réfractaire*. La région de Saint Demet se serait sentie alors plus proche du choix de Pouldreuzic que de celui de Plozévet, révélant peut-être un attachement de *plou* (terroir paroissial) à travers son adhésion à la paroisse voisine. Ce partage aurait construit ensuite un habitus d'appartenance à Pouldreuzic, inscrit en particulier dans les choix d'alliances, c'est-à-dire dans les liens sociaux les plus engageants.
- 61 Le mariage sert, consciemment ou non, à produire de la parenté même quand il est devenu, comme c'est le cas dans la société française des années soixante, le choix de vie de deux individus qui obéissent à des mobiles affectifs et à des stratégies individuelles. Au-delà des alliances, il y a bien d'autres usages de la parenté que les chercheurs avaient les moyens d'observer à Plozévet dans la mesure où leurs outils d'analyse leurs permettaient de reconstituer pratiquement les liens de parenté de tous les Plozévétiens. Le succès du structuralisme lévi-straussien avait remis à la mode l'étude de la parenté bien au-delà du cercle des seuls anthropologues. Le problème, pour les sciences sociales, ne consistait plus uniquement à montrer comment les liens de parenté structurent la société, thème traditionnel du questionnaire anthropologique, mais à se demander jusqu'à quel point la parenté continue à peser sur les liens sociaux. L'enquête de Plozévet était particulièrement armée pour s'attaquer à une telle question. On peut s'étonner qu'elle s'y soit si peu intéressée.
- 62 L'étude des transformations du milieu des agriculteurs par exemple avait révélé le rôle des jeunes exploitants, formés presque tous par la JAC (jeunesse agricole chrétienne), dans le développement à Plozévet d'un syndicalisme paysan modernisateur et militant, en phase avec le mouvement paysan des années soixante. Il se sont retrouvés avec lui aussi bien dans les grèves et manifestations émeutières contre la chute des prix agricoles (le chou-fleur, le porc) que dans les expériences coopératives des CUMA (coopérative d'utilisation du matériel agricole) ou même collectivistes des GAEC (groupement agricole d'économie collective), encouragées par le gouvernement. Il y avait quelque chose de paradoxal à voir ces paysans appartenant au milieu « blanc », classés localement parmi les « gros », alors que leurs exploitations, plus importantes en effet que la moyenne locale, arrivaient difficilement au seuil national de rentabilité, s'engager dans des expériences d'esprit collectiviste, alors que les « petits » paysans, « rouges » et laïcs en général, proches ou adhérents du MODEF (mouvement d'organisation et de défense de l'exploitation familiale) d'obédience communiste, à la fois conservateurs et individualistes au plan agricole, attendaient tout de l'État et rien des initiatives locales d'association.

- 63 Le paradoxe n'est qu'apparent. Les « gros » paysans « blancs » étaient, par la taille de leurs exploitations, les seuls de la commune à pouvoir espérer survivre (difficilement) aux transformations de la production agricole au prix d'un effort audacieux de modernisation. Leur idéologie « blanche » les conduisait à valoriser le travail de la terre et l'enracinement local aux dépens de l'idéal de promotion sociale par l'émigration diplômée qui mobilisait au contraire le camp des « rouges » attachés à l'école laïque et républicaine. L'éthique communautaire qu'ils avaient reçue de leur formation par la JAC, les rendaient favorables à l'activisme et à l'idéal associatifs. Mais si l'on observe de plus près la façon dont s'est mis en place dans la commune le GAEC, la formule d'association agricole la plus collectiviste (imaginée par Edgar Pisani, ministre de l'agriculture du général De Gaulle), on s'aperçoit qu'il s'est superposé aux solidarités de parenté. Le premier GAEC créé associait trois beaux-frères. Il s'agissait dans ce cas de mettre en commun les moyens de production, le travail fourni, les revenus pour s'allouer des salaires et des jours de congé. Cette préférence accordée à la parenté dans la construction des liens sociaux, qui réclament un haut niveau de confiance, n'était particulière ni aux plus gros exploitants ni au milieu « blanc ». Certaines recherches ont observé que les petits producteurs de primeurs de la zone côtière, de tradition « rouge », préféraient faire appel à des parents, même quand ils habitaient à l'autre bout de la commune au lieu de solliciter les voisins pour l'entraide saisonnière ou l'emprunt du matériel agricole. À divers niveaux du fonctionnement de la société locale, on aurait retrouvé la parenté à l'œuvre comme agent non-déclaré de solidarité et de sociabilité si l'on y avait prêté attention, y compris dans le partage idéologique entre « rouges » et « blancs » qui correspond aujourd'hui avant tout à un héritage familial.

« Rouges » et « blancs » : fracture historique ou partage fonctionnel ?

- 64 Le rôle de la parenté fait partie des thèmes qui se prêtaient d'emblée à une réflexion interdisciplinaire et qui auraient dû figurer a priori au cahier des charges de l'enquête. Le partage idéologique entre « rouges » et « blancs » a été, au contraire, l'invité que l'on n'attendait pas. Les premières recherches qui l'ont rencontré en découvrant la commune, l'ont intégré comme variable à leurs catégories d'analyse, au même titre que le sexe, l'âge, la catégorie socio-professionnelle ou d'autres caractères sociaux. Cette catégorie indigène omniprésente dans le discours des Plozévétiens sur eux-mêmes, a été naturalisée par les recherches anthropobiologiques et les premières recherches sociologiques comme une dimension de la réalité alors qu'elle aurait dû être problématisée et ajoutée au questionnaire interdisciplinaire de l'enquête. L'absence de discussions sur ce problème dans les réunions des chercheurs présents sur le terrain comme dans les débats du CADES qui ont accompagné le déroulement de l'enquête, révèle la difficulté d'une enquête pluridisciplinaire de cette taille à reformuler, en cours de route, ses objectifs de recherche en fonction des sollicitations du terrain.
- 65 Convaincus que des questions importantes émergeraient du terrain lui-même, les organisateurs de l'enquête avaient confié à deux chercheurs, Michèle et Jean-Claude Kourganoff, un travail exploratoire sous la forme d'une enquête psychosociologique qui devait à la fois fournir un état de l'opinion plozévétienne¹¹ au début de l'enquête et dessiner ses préoccupations. L'opposition entre « rouges » et « blancs » fut l'un des premiers traits qu'ils identifièrent dans le discours local : il les conduisit à esquisser, avec

les moyens du bord, un rapide historique de la commune depuis la Révolution. Après quoi, ils ajoutèrent cette opposition comme une catégorie allant de soi, aux variables qui leur permettaient de ventiler les réponses au questionnaire d'enquête. Désormais objectivé, le partage idéologique fut pris en compte de la même manière par toutes les recherches sociométriques qui se succédèrent dans la commune. Cette inertie face aux questions surgies du terrain qui ne figuraient pas dans le programme de recherches initial ne peut s'expliquer uniquement par le pilotage quelque peu bureaucratique de l'enquête. Elle révèle, une fois encore, un réflexe d'évitement à l'égard de tout ce qui réclamait une réflexion interdisciplinaire. Or, le partage entre « rouges » et « blancs » qui ordonnait, au moment de l'enquête, aussi bien le débat politique, les formes du pouvoir local que les pôles de sociabilité, les réseaux de clientèles des cafés et des médecins, voire le marché matrimonial, présentait les traits d'un dualisme généralisé dont l'élucidation excédait les capacités d'analyse de chaque discipline. Les recherches historiques, tard venues dans l'enquête, apportèrent des éléments de réponse au moins pour expliquer la genèse de ce partage idéologique ; en particulier l'étude sur l'histoire religieuse de la commune depuis la Révolution.

- 66 C'est la piste que j'ai suivie dans mon livre en m'appuyant sur le modèle historique que proposaient deux ouvrages récents consacrés à la France de l'Ouest : le livre de Charles Tilly, *La Vendée, Révolution et contre Révolution* et la thèse de Paul Bois *Les paysans de l'Ouest*, une histoire labroussienne du département de la Sarthe¹². Charles Tilly reconnaît dans la préface de son livre qu'il a complètement remanié son interprétation d'ensemble pour ce qui se voulait une explication socio-économique de l'affrontement entre « blancs » et « bleus » de la guerre de Vendée, après avoir assisté à la soutenance de thèse de Paul Bois. Celui-ci explique l'opposition structurelle qu'il observe dans la géographie électorale de la Sarthe entre l'ouest du département « blanc », dominé par une droite conservatrice et cléricale et le sud-est dominé par une gauche républicaine, laïque où le parti communiste obtient, depuis la percée de 1936, de bons résultats, comme un phénomène de *survivance idéologique* dont l'événement fondateur a été l'insurrection de la chouannerie contre le gouvernement révolutionnaire. Si l'ouest et le sud-est du département ont fait alors un choix opposé, c'est parce qu'ils présentaient déjà, à la fin de l'Ancien Régime, deux configurations sociales et psychologiques opposées. À l'ouest, un bocage peuplé uniquement de paysans relativement aisés ou du moins non-misérables, ayant des rapports distants et méfiants avec le monde urbain. Au sud-est, des campagnes plus pauvres de journaliers et d'artisans ruraux, plus dépendants de la ville à la fois économiquement et culturellement.
- 67 Sous l'effet des déceptions, des difficultés économiques et des tensions suscitées par la Révolution, la méfiance des uns va tourner à l'hostilité à l'égard d'un gouvernement révolutionnaire identifié au pouvoir urbain, la vulnérabilité des autres va faciliter leur intégration au nouveau régime politique. Le basculement dans la chouannerie pour les premiers, l'adhésion à la République pour les autres, le choc psychologique et le souvenir des violences commises ou subies des deux côtés, vont installer une fidélité de la mémoire à un choix qui apparaît rétrospectivement irréversible. Ce choix qui était structuré au départ par un héritage d'intérêts et de rapports contrastés avec le monde urbain, devient structurant pour les attitudes politiques mais aussi pour des évolutions démographiques et socio-économiques dont il va exprimer et amplifier la divergence : à l'ouest une économie essentiellement agricole dominée par le faire-valoir indirect, le conformisme religieux et une natalité soutenue ; au sud-est la micro-propriété et l'insertion dans

l'industrialisation, la déchristianisation et la limitation des naissances. Ce modèle, Paul Bois le croit applicable à l'ensemble de la France de l'Ouest et il le démontre par quelques incursions de son analyse hors du département de la Sarthe.

- 68 André Siegfried avant lui, avait souligné dans son *Tableau de la France de l'Ouest* la particularité de cet affrontement omniprésent de deux tendances politiques de forces inégales, très marquées idéologiquement qui dessine une géographie électorale à la fois stable et contrastée¹³. Quand il ne rattachait pas en manière de plaisanterie cette étonnante géographie bicolore à la nature géologique des sols, hercyniens ou tertiaires, André Siegfried attribuait la tradition « blanche » à l'héritage d'une domination seigneuriale et d'une influence du clergé particulièrement marquées sous l'Ancien Régime. Paul Bois qui se livre, dans la première partie de sa thèse, à une brillante critique du livre d'André Siegfried, récuse ces explications. Les paysans de l'ouest du département n'avaient manifesté aucun zèle ni aucun attachement particulier à leur clergé avant la crise de la Constitution civile du clergé. S'ils volent soudain au secours de leur curé réfractaire que l'on vient arrêter, ce n'est pas parce qu'ils tiennent à lui mais parce qu'ils n'acceptent pas que les autorités de la ville se mêlent de leurs affaires paroissiales. Leur cléricalisme ultérieur ne fera que célébrer la mémoire de cette réaction. Leur attachement aux notables des châteaux est du même type. Ils n'éprouvaient, sous l'Ancien régime, ni affection ni hostilité pour la noblesse locale, en général non résidente et donc moins redoutée que les bourgeois accapareurs des villes proches. S'ils prennent l'habitude au XIX^e siècle de soutenir les candidats de la noblesse devenue campagnarde, c'est parce qu'ils se présentent contre les messieurs républicains de la ville.
- 69 Il m'était difficile de reprendre intégralement ce modèle historique pour expliquer un affrontement bipartite à l'échelle d'une commune. Mais le concept de survivance idéologique me semblait éclairant en lui-même pour rendre compte de la singularité de Plozévet, commune majoritairement « rouge » depuis le XIX^e siècle alors que les communes qui la jouxtent sont toutes dominées par le camp des « blancs ». Ce partage semble dater de la Révolution. Au moment de la crise autour de la Constitution civile du clergé, Plozévet, à la différence des communes voisines, n'a pas soutenu son curé réfractaire qui a dû s'enfuir. La commune a accepté un prêtre jureur plus par passivité que par un choix délibéré, et rien dans son attitude durant la Révolution ne dénote un engagement républicain plus ardent que les communes voisines. Mais sous la Restauration, l'évêché tint à lui faire payer son péché par omission, en différant pendant près de quinze ans la nomination d'un nouveau curé à la place du prêtre jureur qui avait dû quitter sa charge. La tiédeur des Plozévétiens à l'endroit de leur curé réfractaire, pendant la Révolution, témoignait d'un manque d'attachement à l'Église probablement déjà là, à la fin de l'Ancien Régime. Mais c'est durant les années de pénitence où Plozévet, la réprouvée, était privée de prêtre et de sacrements, que la commune s'est fortement déchristianisée et s'est forgée une identité anticléricale.
- 70 Pour les couches de la population les plus fragiles économiquement, les petits domaniers du nord de la commune, les goémonniers de la côte tenus à l'écart ou le monde remuant des tailleurs, l'anticléricalisme habille une mentalité d'opposants et procure des raisons de voter républicain. C'est ce qu'a parfaitement compris Lucien Le Bail, un notaire originaire de Carhaix opposant à l'Empire qui conquiert la mairie en s'appuyant sur la mémoire rebelle de la commune. Trois Le Bail vont se succéder durant près d'un siècle à la tête de la commune et en accumulant les mandats, et porter jusqu'au Palais Bourbon l'idéologie protestataire de Plozévet. La réussite de cette dynastie de notables

républicains s'explique par la rencontre de l'idéologie survivante de la commune, égalitaire, protestataire et anticléricale avec le programme et les valeurs des républicains militants des premières décades de la troisième République : l'école laïque, le culte du progrès et de la promotion sociale par l'instruction.

- 71 En même temps qu'elle assurait au parti « rouge » une position majoritaire durable qui s'est confondue jusqu'à la deuxième guerre mondiale avec la carrière radical-socialiste des Le Bail, cette symbiose a intégré à la société locale et à son développement, les secteurs restés en marge : la zone côtière peuplée jadis de goémonniers pauvres et méprisés, est devenue au début du ^{xx}^e siècle l'une des plus prospères de la commune avec le développement des primeurs, de la pêche et des emplois dans la marine marchande. Les enfants des tailleurs ou des domaniers les plus pauvres ont pu emprunter, grâce à une scolarisation diplômante, l'ascenseur de l'émigration-promotion. Cette évolution a été régionale et nullement particulière à Plozévet. Mais l'action municipale des Le Bail et le choix idéologique de la commune ont eu, par leur association même, un effet amplificateur, comme en témoigne par exemple le nombre de diplômés plozévétiens. À Plozévet aussi on peut donc dire, en s'appuyant sur le concept de survivance idéologique de Paul Bois, que cet héritage structuré par une attitude différente du voisinage au cours de la Révolution dont les Plozévétiens n'avaient pas mesuré la portée, est devenu lui-même structurant non seulement pour l'orientation politique mais pour le style de développement de la commune.
- 72 Ce modèle historique avait une portée pluridisciplinaire que l'enquête aurait pu exploiter plus largement s'il avait figuré parmi les hypothèses de départ. Il n'était pas exclusif d'une interprétation plus fonctionnaliste qui, au lieu de s'appuyer sur la singularité régionale et même locale du partage entre « rouges » et « blancs », se fonde sur sa généralité. « Rouges » et « blancs », « blancs » et « bleus » ou d'autres appellations : avec une charge idéologique variable, ce dualisme politique se retrouve bien au-delà de la France de l'ouest, dans une grande partie des communes rurales, comme la forme d'inscription obligée du pouvoir local. Le partage en deux camps canalise les tensions interpersonnelles et les conflits d'intérêts locaux en les enfermant dans une opposition ritualisée. Transformant les rivalités présentes en divisions héritées, il assure par la sacralisation des guerres d'hier, la cohésion de la communauté actuelle. L'école libre de la commune, refuge des cléricaux, était au moment de l'enquête plus ouverte aux méthodes nouvelles que l'école publique. Les paysans « blancs » se sont révélés, dans les années soixante, par leur engagement dans les luttes syndicales et les expériences « collectivistes », plus modernistes et plus progressistes que les petits paysans « rouges ». Ce partage est un artifice. Comme la communauté elle-même, il est un produit du travail de la mémoire, c'est-à-dire de l'imaginaire. La combinaison d'un modèle historique et d'un modèle fonctionnaliste de l'opposition entre « rouges » et « blancs » nous a permis de dégager une personnalité plozévetienne sans nous abandonner, comme le font trop souvent les études sur des sociétés villageoises, à une conception innéiste de l'identité collective.

Conclusion

- 73 Plozévet n'était pas la première enquête de sciences sociales de l'après-guerre sur un village français. Outre la monographie de Lucien Bernot et René Blancard sur *Nouvelle*, j'avais pris connaissance du livre de Lawrence Wylie (non encore traduit en français),

Peyrane, une étude socio-ethnologique du village provençal de *Roussillon*¹⁴. Au moment même où se déroulait l'enquête, Laurence Wylie effectuait lui-même, avec une équipe pluridisciplinaire de Harvard, une enquête plus proche du standard de l'entreprise de Plozévet, sur le village angevin de *Chanzeaud*¹⁵. Mais c'est hors de France qu'il fallait chercher les précédents qui auraient pu, par l'ampleur pluridisciplinaire de leur quête, servir de modèle à l'expérience de Plozévet ; en particulier dans l'école d'ethnologie roumaine de l'entre-deux-guerres dominée par les fortes personnalités de Démetre Gusti et Henri Stahl, qui avaient mené plusieurs enquêtes collectives sur des villages roumains (dont celle sur *Nerege* publiée en français), centrées sur l'étude de la culture paysanne¹⁶. J'aimerais citer enfin le cas de la Hongrie, héritière aussi d'une brillante tradition ethnologique qui s'était développée pendant l'entre-deux-guerres. C'est malheureusement longtemps après sa parution en 1969 et après la publication de mon propre livre que j'ai pris connaissance du très beau travail dirigé par Édith Fél et Tamás Hofer sur le bourg agricole de *Hajduböszörmény*, dans la grande plaine hongroise ; une remarquable intégration de l'approche démographique, de l'anthropologie de la parenté à une ethnologie historique d'une société rurale qui faisait ressortir par contraste les insuffisances de l'enquête de Plozévet quant à la possibilité de donner corps à une véritable réflexion interdisciplinaire¹⁷.

74 Il serait injuste, comme l'ont fait certains commentaires malveillants, nourris par les fâcheuses rumeurs qui ont circulé au sein même de l'équipe des chercheurs, de réduire le bilan de l'enquête de Plozévet à ses insuffisances. Son caractère pionnier, peu directif, l'ampleur de ses ambitions interdisciplinaires qui cherchaient, au-delà du dialogue entre les sciences de l'homme à ménager des passerelles entre sciences biologiques et sciences humaines, ont suscité plus d'un rendez-vous manqué. Le souhait de ses initiateurs de voir émerger de cette expérience de grande envergure une pédagogie de l'interdisciplinarité applicable d'abord aux chercheurs de l'enquête et ensuite à toutes les formes de recherche concertée entre plusieurs disciplines, a été en partie déçu. La plupart des chercheurs qui ont travaillé à Plozévet ont quitté l'enquête aussi peu curieux des disciplines qu'ils avaient côtoyées qu'ils l'étaient au départ. Peut-être parce qu'ils s'étaient comportés comme les exécutants d'un programme conçu par d'autres au-dessus d'eux, au lieu de se sentir engagés par des objectifs répondant à leur propre quête intellectuelle. L'une des leçons négatives de l'expérience de Plozévet, c'est bien sûr que la réflexion interdisciplinaire ne se décrète pas et convient mal aux dispositifs verticaux de type industriel.

75 Mais avec ses acquis et ses insuffisances, l'enquête de Plozévet a fait école. Des recherches concertées du même type, qui ont souvent mobilisé des équipes de chercheurs de notre École ou de son ancêtre la VI^e section de l'École pratique des hautes études, ont tenté dans son sillage de rassembler plusieurs disciplines pour l'étude d'une microrégion (et non plus d'une commune). Conçues en général sur une base pluridisciplinaire plus réduite pour éviter le gigantisme de l'appareil de recherche de l'entreprise de Plozévet, sa lourdeur et sa problématique trop éclatée, elles n'ont pas toujours évité ses écueils. Ainsi, l'enquête sur le Châtillonnais engagée à l'initiative de Claude Lévi-Strauss, a donné lieu à des publications importantes. Une étude d'histoire de la population de la ville de Châtillon-sur-Seine en particulier, a représenté un tournant dans la démographie historique et mis en évidence la diffusion du contrôle des naissances dans la France provinciale dès la deuxième moitié du XVIII^e siècle ; trois livres mémorables consacrés au village de Minot sont devenus des classiques de l'ethnologie¹⁸. Des articles parus dans la

presse à sensations, à la sortie du premier de ces livres, ont provoqué une brouille irrémédiable de la population étudiée avec les chercheurs, dans laquelle on retrouve les mécanismes psychologiques qui ont soulevé les Plozévétiens contre les premières images d'eux-mêmes que leur présentaient les chercheurs.

- 76 L'enquête sur *l'Aubrac* menée par une équipe du Musée des arts et traditions populaires à l'initiative de Georges-Henri Rivière, et l'enquête sur les *Baronnies* effectuée dans les Pyrénées, sous la direction d'Isac Chiva et Joseph Goy, par une équipe d'historiens et d'anthropologues de l'École, ont évité ce rejet psychologique peut-être parce qu'elles avaient pris soin de ne pas se lier à la population par des entretiens approfondis qui auraient pu provoquer la révolte des analysés¹⁹. La première, d'inspiration avant tout ethnographique, a produit des publications collectives de grande qualité sur la civilisation originale de ce pays d'élevage pratiquant la transhumance, grand producteur de fromage... et d'émigrants. Comme l'enquête de Plozévet, elle a réalisé parallèlement plusieurs films ethnographiques (dont le superbe *L'homme des burons*). La seconde impliquait dans son projet initial, comme l'enquête de Plozévet, une dimension biologique : celle de prolonger les recherches d'hémotypologie sur l'aire pyrénéenne de Jacques Ruffié, initiateur de l'enquête. Dirigée par Jean Guilaine, l'enquête a choisi cinq zones des Pyrénées, dont les *Baronnies*. Les recherches sur les Baronnies ont relancé l'intérêt pour les sociétés à familles-souches (sujet fondateur pour la sociologie française avec les travaux de Le Play). Elle a renouvelé notre connaissance des traditions familiales et juridiques de la France méridionale par des études utilisant aussi bien la méthode Laslett de classement des types de ménages, le concept de cycle domestique que l'apport de l'anthropologie structurale.
- 77 L'apport le plus original de l'enquête de Plozévet qui justifie que l'on se replonge encore aujourd'hui et peut-être demain dans ses publications, n'avait pas été réellement prévu par ses initiateurs. Ils avaient souhaité étudier les formes du changement mais ils n'avaient pas prévu, en choisissant cette commune du bout de la France, qu'ils auraient à l'observer dans la décennie où elle traversait les bouleversements les plus importants de son histoire, non seulement depuis la Révolution qui y avait transformé ses structures idéologiques sans ébranler sérieusement ses structures démographiques et économiques, mais peut-être depuis le néolithique. Ce processus, valide pour toute la France des années soixante, y était beaucoup plus marqué que dans la plupart des autres régions en raison d'un phénomène de rattrapage et de désenclavement propre à la Bretagne, qui télescopait les étapes de l'innovation technique et faisait assister en accéléré à la métamorphose des formes de la représentation du monde et de la conscience de soi. Nietzsche rêvait d'une attention redoublée qui permettrait d'observer à l'œil nu l'herbe pousser. C'est un peu ce qui s'est passé pour les chercheurs de Plozévet dont le rassemblement pluridisciplinaire sur l'aire épicertrique des grands bouleversements, a eu l'effet d'une loupe appliquée au mouvement de l'Histoire. Pour l'historien que j'étais, cette étude pluridimensionnelle du changement, grâce à une observation à la fois distancée et rapprochée, constituait une expérience irremplaçable.

NOTES

1. Frédéric Le Play (dir.) *Les ouvriers européens*, Imprimerie nationale, Paris, 1855 ; Id., (dir.), *Les ouvriers des deux mondes*, Société d'économie sociale, Paris, 1857-1862, 4 vol.
 2. Maurice Le Lannou (dir.) *Rapport d'enquête sur les conditions géographiques de la commune de Plozévet*, Lyon, dactyl., 1962-1963.
- Tous ces rapports dactylographiés, *infra* notes de bas de page, se trouvent rassemblés à la mairie de Plozévet.
3. Nicole Mathieu, *L'évolution socio-économique de Plozévet pendant les cent cinquante dernières années (1820-1960)*, Paris, dactyl., 1965. Annexes. Micro-éditions universitaires AUDIR, 1973.
 4. Colette Capitan, *La vie politique de la Révolution aux lendemains de la Libération*, Paris, dactyl., 1963 ; Marie-Claude Gasnault-Beis, *Foi et laïcisme ; la paroisse de Plozévet à l'époque contemporaine 1820-1920*, Paris, dactyl., 1965 ; Yves Tyl, *L'instruction à Plozévet de la Révolution à nos jours*, Paris, dactyl., 1965 ; Jean Marie Caillé, *Délinquance et criminalité aux XIX^e et XX^e siècles*, Paris, dactyl., 1965 ; Françoise Laurent, *La culture commercialisée à Plozévet aux XIX^e et XX^e siècles*, Paris, dactyl. 1965.
 5. Michel Izard, *Parenté et mariage à Plozévet*, Paris, dactyl., 1963.
 6. Alain Drouard, *Une inconnue des sciences humaines, la Fondation Alexis Carrel (1941-1945)*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'Homme-INED, 1992.
 7. Edgar Morin, *Commune en France, la métamorphose de Plozévet*, Paris, Fayard, 1967.
 8. Pierre-Jackez Hélias, *Le Cheval d'orgueil*, Paris, Plon, 1975.
 9. Jean-Marie Jakobi, *Étude des équipes de recherche multidisciplinaires*, Paris, dactyl., 1969.
 10. Alain Girard, « Le choix du conjoint », Paris, PUF, *Cahier de l'INED*, n° 44, 1964.
 11. Michèle et Jean-Claude Kourganoff, *Rapport de l'enquête d'observation psychosociologique*, Paris, dactyl., 1963.
 12. Charles Tilly, *La Vendée, révolution et contre révolution*, Paris, Fayard, 1970 ; Paul Bois, *Les Paysans de l'Ouest ; des structures sociales aux options politiques dans la Sarthe*, Le Mans, éditions Vिलाire, 1960.
 13. André Siegfried, *Tableau politique de la France de l'Ouest*, Paris, Armand Colin, 1913.
 14. Lucien Bernot, René Blancart, *Nouvelle, village français*, Paris, Archives contemporaines, 1996, (réédition) ; Lawrence Wylie, *Un Village du Vaucluse*, Paris, Gallimard, 1968, (traduit de l'américain).
 15. Lawrence Wylie (dir.), *Chanzeaud, Village d'Anjou*, Paris Gallimard, 1970.
 16. Démetre Gusti, Henri Stahl, *Nerej, Un village d'une région archaïque*, Bucarest, Imprimerie nationale, 1939.
 17. Edith Fél, Tamàs Hofer, *Proper Peasants. Traditionnal Life in an Hungarian Village*, Chicago, Aldine, 1969.
 18. Antoinette Chamoux, Cécile Dauphin, « La contraception avant la Révolution française : l'exemple de Châtillon-sur-Seine », *Annales ESC*, vol. 24, 1969, n° 3 ; Marie-Claire Pingaud, *Paysans de Bourgogne ; les gens de Minot*, Paris, Flammarion, 1978 ; Françoise Zonabend, *La Mémoire longue ; temps et histoires au village*, Paris, PUF, 1980 ; Yvonne Verdier, *Façons de dire, façons de faire ; la laveuse, la couturière, la cuisinière*, Paris, Gallimard, 1987.
 19. Georges-Henri Rivière (dir.), *L'Aubrac*, Paris, Éditions du CNRS, 1982 ; Isac Chiva, Joseph Goy, (dir.), *Les Baronnie des Pyrénées*, Paris, Éditions de l'EHESS, tome I: *Maisons, modes de vie, société*, 1982 ; tome II, *Maisons, espaces, familles*, 1986 ; tome III, *Anthropologie et histoire ; permanences et changements*, 1982.

AUTEUR

ANDRÉ BURGUIÈRE

EHESS/CRH